



Trois jours et un enfant d'Uri Zohar (1967).

Quatre ans après la rétrospective consacrée par la Cinémathèque française à Uri Zohar (cf. *Cahiers* n° 682), et en attendant une édition DVD prévue pour 2017, Malavida a l'excellente idée de sortir en salle trois des meilleurs films du cinéaste israélien : *Trois jours et un enfant* (1967), *Les Voyeurs* (1972)

et *Les Yeux plus gros que le ventre* (1974). Une nouvelle occasion de découvrir sur grand écran (et dans des copies restaurées) ce cinéaste devenu en 1965, à la faveur d'*Un trou dans la lune*, une parodie d'avant-garde de la propagande sioniste, le chef de file de la « Nouvelle Sensibilité », courant du cinéma

REPRISE. Trois films d'Uri Zohar à découvrir en salle le 26 octobre.

Autobiographie d'un cinéaste (peu) orthodoxe

d'auteur israélien sous influence de la Nouvelle Vague française.

Film emblématique de ce courant, *Trois jours et un enfant*, valut à Oded Kotler un prix d'interprétation à Cannes en 1967 mais resta inédit en France. Ce film lyrique et subtil décrit la crise existentielle d'un homme tourmenté par le souvenir

de ses relations avec une femme dont il se voit confier la garde de l'enfant durant trois jours. Si à cette époque Zohar alterne films d'auteur et projets plus commerciaux, il procède dans les années 70 à une synthèse réussie entre cinéma populaire et cinéma intime, voire autobiographique. C'est le cas notamment de trois

films cultes, baptisés aujourd'hui « trilogie de la plage », dans lesquels Zohar incarne lui-même le rôle principal, et dont Malavida va distribuer les deux premiers volets. Dans *Les Voyeurs*, il joue un maître-nageur, responsable d'une plage à Tel-Aviv, occupé à chasser les voyeurs des vestiaires des femmes, voyeurisme auquel lui-même ne manque pas de s'adonner de temps en temps, quand il n'est pas occupé à draguer les filles sur la plage. Dans *Les Yeux plus gros que le ventre*, sans doute son film le plus personnel, Zohar est un entraîneur de basket, marié et père de deux enfants, qui ne parvient pas à remplir ses obligations à la fois familiales et professionnelles à cause de son appétit sexuel débordant et insouvi : accumulant les aventures de passage, il voit son couple s'effondrer, tout en entrant en conflit avec son équipe à cause de ses absences répétées.

Perçus à l'époque comme des comédies de plage plus ou moins légères, ces deux films ont pris un sens complètement différent au fil des années. En effet,

on y décèle aujourd'hui les prémices de la crise morale et existentielle du cinéaste lui-même, son sentiment permanent d'insatisfaction qui le poussera vers la fin des années 70 à abandonner le cinéma au profit de l'étude religieuse : c'est aujourd'hui un rabbin ultra-orthodoxe. Mais au-delà de sa biographie, c'est la crise morale de toute une génération de jeunes Israéliens qu'il dépeint, une génération qui n'adhère plus aux valeurs pionnières, évoluant dans un certain vide idéologique dont les conséquences vont se faire de plus en plus sentir dans les années 80. C'est donc un petit miracle de voir cette œuvre quasi oubliée revenir sur les écrans français, illustrant la carrière fulgurante d'un héros culturel israélien, témoignant aussi de l'impact extraordinaire qu'a eu le cinéma moderne au-delà de l'Europe. Un destin singulier, donc, pour un cinéaste ressuscité près de quarante ans après avoir abandonné le cinéma.

Ariel Schweitzer